



La femme avait été attachée à un arbre. (Page 62.)

lement espionner pour sa patrie, et cela serait du travail honnête, surtout si l'on ne le ferait que par pur amour patriotique. On soutiendrait alors, dans le dos, sa propre armée, ses propres frères.

Et Gabrielle se dit qu'une femme pourrait aussi faire cela, même mieux qu'un homme, car une femme est plus rusée si elle le veut.

Elle songea à la libération de son fiancé, à la petite mystification dont le soldat allemand fut la dupe.

Arrivée à Charleroi, notre voyageuse entendit tonner le canon. Maubeuge était assiégé. Les Allemands attaquèrent la forteresse française avec force, mais les gens prétendaient ici qu'elle était imprenable.

Gabrielle se rendit à Farciennes et fut reçue par Berthe avec toutes les marques d'une joie non dissimulée.

— Je viens te transmettre les salutations de Jules, lui dit Gabrielle après avoir embrassé son amie. Il est en sûreté à l'heure qu'il est et il a pu rejoindre l'armée sans encombres.

Et elle se mit à raconter à son amie tout ce que le jeune homme lui avait dit avec une simplicité émouvante. Berthe écouta ce récit en silence, ses yeux se mouillèrent de quelques larmes vite refoulées. Elle était heureuse et émue en entendant que toutes les pensées de Jules allaient à elle. Un moment même elle parvint à oublier sa propre peine, mais Gabrielle s'informant de l'état de sa mère vint la rappeler à la réalité.

— Oh, Gaby, dit-elle, mère est bien malade, nous craignons une issue fatale. C'est la conséquence de la peur et de l'anxiété qu'elle a endurées. Sa pauvre tête en est toute dérangée.

— Donc encore une victime des Boches !

— Oui.... Le docteur ne dit que très peu, mais nous devinons bien que ce n'est que parce qu'il ne peut plus nous donner de l'espoir. Oh, cette guerre maudite !

Pour cacher son émotion Gabrielle se leva et s'approcha de la malade, qui avait beaucoup maigri en ces quelques jours, et la jeune fille fut effrayée des ravages occasionnés par la souffrance, sur ce pauvre visage tout pâle, tout creusé de rides qu'y avaient marquées les tiraillements de la douleur.

La pauvre femme s'était assoupie, et, pour ne pas troubler son repos, Gabrielle marchant sur la pointe des pieds, vint se rasseoir auprès de Berthe. Celle-ci lui raconta alors, à mi-voix, toutes les

atrocités commises par les Boches pendant que son amie avait été partie.

— Il y a eu encore bien d'autres femmes qui eurent à endurer les pires injures de ces barbares, dit-elle. Il y en a une qui est devenue folle et qui s'est jetée à l'eau. Une autre malheureuse a tant pleuré qu'une inflammation des yeux fait craindre au docteur une cécité complète.

— C'est affreux !

— Oh ! oui, nous avons tant eu peur. Te souviens-tu que tante Héléne nous a dit en arrivant que Jonet avait été tué ? Le malheureux s'était caché dans sa cave avec sa femme et ses trois enfants, Joseph, Maurice et Roger.

Les Boches les y découvrirent et les firent remonter à la cuisine d'où ils obligèrent le père et ses deux fils aînés à monter au grenier et à passer par la tabatière. Puis ils forcèrent le père de se coucher sur les jambes des deux enfants et le clouèrent au sol, d'un coup de baïonnette. Son fils Joseph subit le même sort. Aux cris poussés par les victimes, la pauvre mère, affolée, accourut, serrant dans ses bras



le petit Roger, âgé de six mois à peine. Mais à peine eut-elle fait une dizaine de marches que les brutes se jetèrent sur elle, la prirent par les cheveux et la tirèrent en bas de l'escalier. Ensuite ils se ruèrent sur elle, la piétinèrent, la frappèrent à coups de crosse et lui arrachèrent son bébé, hurlant à tue-tête. Un officier, une brute sans pareille, piqua le bébé au bout d'une baïonnette en criant qu'il lui trancherait la tête. La pauvre femme voulut se relever de terre et y parvint à grand'peine; elle entendit la voix de son fils Joseph, qui geignait lamentablement. Elle voulut remonter, mais c'était impossible : l'escalier flambait ! Affolée, hébétée, elle implora la grâce de ses enfants, mais les Boches ne voulurent rien entendre. Ils se ruèrent de nouveau sur elle, la bourrant de coups de pied et de coups de poing. Un des Teutons lui mit le canon de son fusil dans la bouche, le doigt appuyé sur la gachette. Elle reçut encore un violent coup de pied sur le sein gauche, puis parvint à se sauver. Elle retrouva son petit gosse à moitié mort dans un fossé ! Son deuxième fils, Maurice, âgé de dix ans, parvint, on ne sait comment, à redescendre par l'escalier brûlant et à échapper ainsi quasi miraculeusement au sort de son malheureux père et de son frère Joseph.

Un autre malheureux, se nommant Paul Frère, âgé de quarante ans, revenait du charbonnage de St. Jacques. Arrivé devant l'école de Tergnée, un Boche lui cria en allemand de s'arrêter, mais le pauvre mineur n'en avait évidemment rien compris et continua sa route, tout inconscient du danger qui le menaçait. A peine avait-il fait quelques pas de plus qu'il tomba roide mort, la tête fracassée d'une balle. Des prisonniers civils ramassèrent son cadavre et le conduisirent à l'école de Tergnée, où sa femme vint le prendre le lendemain et le ramena chez elle dans sa brouette.

Berthe communiqua tous ces détails horribles à son amie d'une voix encore étranglée par l'effroi. Vingt-quatre civils avaient péri, dont dix-sept assassinés brutalement; cent quarante-trois maisons avaient été brûlées par les Boches et soixante furent détruites et pillées.

A Aiseau, les Allemands firent irruption dans les maisons et obligèrent les civils de sortir de leurs caves où la plupart d'entre eux s'étaient cachés. D'autres, découverts dans le puits du Charbonnage d'Oignies-Aiseau, subirent le même sort. Tous furent parqués dans une prairie, à Tergnée. Dans l'après-midi, les Allemands autorisèrent les femmes et enfants à rentrer chez elles, tandis que les hom-

mes furent conduits vers la ferme de Tergnée, où ils furent mêlés aux autres prisonniers farciennes, roseliens et autres. Faute de place les Boches obligèrent leurs prisonniers à se coucher sur le fumier, les écuries étant déjà remplies. Ils étaient là un bon millier, entassés les uns sur les autres, mourant de faim et de soif, jusqu'à ce que, enfin, les soldats voulurent bien leur donner une partie de ce que leurs femmes et enfants leur apportaient en pleurant.

On ne compte plus le nombre des fois que ces malheureux furent menacés d'être tués comme des chiens. Quatre longs jours ils restèrent là, dans l'attente anxieuse et l'incertitude de leur sort.

Aiseau fut en outre encore le théâtre d'une autre monstruosité, dont fut victime un soldat français, qui s'était caché depuis quatre jours dans l'habitation de M. Fernand Lambert, rue de la Gare.

Le malheureux fut découvert par les Allemands qui, au nombre de quinze, entourèrent la maison et lui intimidèrent l'ordre de se rendre. Mais le vaillant poilu s'y refusa. Fous de rage, les Boches incendièrent la maison et le pauvre petit soldat fut brûlé vif !

Berthe se recueillit quelques instants et s'approchant davantage de Gabrielle, comme pour mieux se garantir contre les visions d'horreur qu'elle venait d'évoquer. Après un court silence elle reprit en ces termes le long exposé des atrocités qui s'étaient accumulées journellement autour des pauvres habitants :

— Pironchamps et Pont-de-Loup eurent aussi à fournir leur contingent de martyrs à la barbarie des Teutons. Dès leur arrivée en ce dernier village les soldats tuèrent un homme, prétextant qu'il avait tiré sur eux. Ils envahirent le petit village et incendièrent un groupe de maisons sur la place des Tilleuls. Ils voulurent également incendier la maison du bourgmestre, qui était absent, mais on put éteindre à temps le commencement d'incendie et limiter le désastre à son origine. Faut-il le dire ? Ils pillèrent tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage, brisant portes et fenêtres, culbutant, cassant tout ce qui se trouvait dans les immeubles, enlevant ce qui leur plaisait et forçant les hommes qu'ils rencontraient à marcher devant eux, pour se protéger contre les balles françaises. Ils incendièrent un autre groupe de maisons, dénommé « La Cahoute », où ils tuèrent un autre civil, puis ils brûlèrent une demi-douzaine d'autres bâtiments dans le « Quartier du Roi ».

Avec un raffinement de cruauté inouï, ils voulurent obliger un vieillard malade, à demi paralysé, qu'ils durent tirer hors de son lit,

à marcher devant eux. Dans la maison voisine de celle du pauvre vieillard les Allemands trouvèrent deux femmes, qu'ils obligèrent à se joindre au groupe des prisonniers. C'est l'une de celles-ci qui devint aveugle à force d'avoir pleuré. Elle perdit la tête et mourut de frayeur quelques jours après.

A un moment donné, plusieurs hommes voulurent prendre la fuite pour se soustraire aux tortures des Boches, mais ceux-ci leur tirèrent dans le dos et l'un d'eux tomba face contre terre, tué net par une balle.

Mais un de ceux qui eurent le plus à endurer parmi les victimes de Pont-de-Loup fut certes M. le curé Senocq, le brave pasteur du village. Le matin, de bonne heure, quelques Boches pénétrèrent dans la cure et sommèrent le pasteur de les accompagner. Le groupe traversa la place du Tilleul en flammes et arriva aux « Quatre-Bras », rejoignant un petit groupe de civils, prisonniers comme lui. On se remit en route pour Châtelet, traversant les barrages installés par les Français à l'entrée de la ville avant de se replier sur les hauteurs de Carnelle, afin de pouvoir mieux canarder et mitrailler les colonnes des Teutons. Dès qu'ils y furent arrivés, les Boches se cachèrent dans une maison. Les civils les y suivirent, mais à peine y furent-ils rentrés qu'un obus français tombait sur leur refuge. Après la bataille, les civils furent employés à enterrer les morts laissés sur le champ par les Boches et durant cinq jours ils furent exposés constamment aux brutalités de leurs bourreaux, qui les menaçaient à tout moment de les fusiller. Un jour cependant, cette menace parut prête à être exécutée, et le brave curé s'offrit en demandant qu'on épargne les infortunés pères de famille se trouvant parmi eux, mais l'affaire en resta là, heureusement. Ce fut encore lui qui, à chaque instant, se fit l'interprète de ses malheureux compagnons pour réclamer pour eux de la nourriture, ce qui lui valut maints coups de poing et de crosse. Lui-même ne se nourrit les premiers jours que de betteraves et coucha à la belle étoile les deux premières nuits.

A Pironchamps, douze Allemands entrèrent dans le hameau. Arrivés rue du Bois, en face de la maison occupée par la famille Vermeulen, ils s'y rendirent en droite ligne, et, trouvant la porte fermée, ils l'enfoncèrent. Dans la maison ils trouvèrent la famille Vermeulen, se composant du père, de la mère, d'une fillette de quinze ans, et une voisine, Rosa Tambour, qui s'était réfugiée chez eux dès que les Allemands avaient été signalés.

Ceux-ci se ruèrent sur eux, la baïonnette en avant, et les labourèrent de coups jusqu'à ce que la mort s'ensuivit. Après quoi ils pillèrent et incendièrent la maison. Le soir, le garde champêtre, Anselme Berger, se rendit sur les lieux et transporta les victimes au cimetière, où il les inhuma, aidé de quelques habitants du village. Dans les décombres de la maison il découvrit le cadavre de la jeune fille; tout son corps était carbonisé, il n'en restait que la tête, le buste et un bras. Ces débris se trouvaient dissimulés sous un sommier, et ce fut la fumée dégagée par sa chevelure, qui achevait de se consumer, qui attira son attention. Les autres victimes furent trouvées couchées par terre, la tête et le corps transpercés de part en part de coups de baïonnette.

Et tout cela a été incontestablement établi, ajouta Berthe.

A Roselies, les Allemands pénétrèrent dans le presbytère, en enlevèrent une partie du toit et y placèrent une mitrailleuse. Ensuite ils incendièrent cinq maisons et firent leur première victime : un vieillard de 61 ans, M. François Dimanche, qui s'était caché sous le four de son habitation, avec sa femme et sa fille Virginie. C'est là que les Allemands les découvrirent ; ils les firent sortir de leur refuge. Mais le vieillard, rhumatisé, ne pouvait marcher assez vite; les soldats le bousculèrent et le projetèrent par dessus un fossé dans un jardinet, transpercé littéralement d'un coup de baïonnette sous l'omoplate. Quelques autres habitants, trouvés chez eux, furent également contraints de sortir et durent se mettre à genoux, sur le bord du chemin, les bras en croix, sous la menace continuelle d'être fusillés. Leur supplice dura plus de six heures. Les Allemands incendiaient tout, au fur et à mesure qu'ils avançaient. Cent et sept maisons devinrent la proie des flammes.

M. le curé Pollart, qui était resté au couvent, transformé en ambulance, fut prié par quelques officiers allemands de mettre l'église à leur disposition afin de pouvoir y placer des blessés. Au moment même où le brave curé leur donnait satisfaction, des soldats allemands pillaient sa maison et achevaient des blessés français à coups de revolver, de baïonnette et même de hâche. Vers le soir, les Allemands avaient convoqué le curé : il ne reparut plus, ayant été amené à Aiseau, où il fut maltraité toute la nuit par les brutes teutones et harcelé de coups de crosse.

Le lendemain, le bourgmestre de Roselies le rencontra à l'entrée du village. Il revenait d'Aiseau et était porteur, disait-il, d'un ordre,

rédigé en allemand, le déclarant libre. Cet ordre contenait sa condamnation ! Il ajouta que les Allemands l'avaient accusé d'avoir tiré sur eux, ce dont il s'était aisément justifié. A peine le pauvre homme avait-il quitté le bourgmestre d'une dizaine de minutes que celui-ci entendit le bruit d'une salve : le meurtre était consommé ! Et pendant ce temps, des officiers allemands, assis autour d'une table, buvant et riant, assistaient impassibles à cet horrible crime !

D'autres crimes encore furent commis, mais il m'est impossible de les énumérer tous. Ils sont trop nombreux.

Voilà dans quel enfer nous avons vécu après ton départ.

Gabrielle avait écouté attentivement le récit de toutes ces monstruosités et sa pensée alla vers les filles qui, à Bruxelles, dansaient avec ces mêmes Boches dans les cabarets. Tout à coup elle dit avec une voix blanche, comme au sortir d'un rêve :

— Berthe, chemin faisant j'ai eu une idée.... Je ne sais s'il en adviendra quelque chose, mais... peut-être je servirai la Patrie, d'ici quelque temps, ... en me faisant espionne.

Stupéfiée, Berthe regarda son amie avec étonnement.

— Espionne ? Que veux-tu dire ? Explique-toi, lui dit-elle.

Et Gabrielle lui dit en quelques mots l'idée qu'elle avait eue et de quelle façon des jeunes filles pouvaient aussi être utiles à leur pays que les hommes. Elle parla de Jules qui voulait même sacrifier sa vie, de son fiancé et de la façon dont elle comptait le conduire à l'armée. Ensuite elle exprimait l'espoir de pouvoir compter sur son amie, si jamais elle parviendrait à réaliser son projet.

— Mais certainement, lui répondit Berthe, je t'aiderai de toutes mes forces.

— Nous avons chacun un fiancé qui se bat pour la Belgique. Ne serais-tu pas heureuse si nous aussi nous pouvions combattre pour la Patrie ?

— Oui, oh oui, mais je n'ai jamais pensé si loin, ... et tu es bien plus intelligente que moi, mais je sens maintenant que tu as raison. Aussi peux-tu compter sur moi en toute confiance.

La nuit était venue et les deux amies s'apprêtèrent à veiller auprès de la malade. Madame Lemaire avait une nouvelle attaque de fièvre. Elle se dressa toute droite dans son lit, le regard plein d'effroi, délirant à haute voix.

Elle faisait des gestes brusques, pleurait, criait, voulut se lever, et les deux amies durent appeler M. Lemaire afin de les aider à maî-

triser la pauvre femme et à l'empêcher de s'élançer hors de la maison.

— Là, là, les voilà, voilà les Boches ! criait-elle dans son effroi. Les Boches, ... ils emmènent mon mari.... Bon Dieu, grâce, grâce ! Toutes les maisons sont en flammes ! Oh, j'étouffe, ... les Boches....

Exténuée par l'effort, la pauvre malade retombait sur les cousins, geignant doucement.

— Nous avons déjà eu beaucoup de scènes pareilles, dit Berthe. Que se passe-t-il donc dans son âme ? Elle ne sait s'affranchir de la peur et nous ne pouvons l'aider.... Nous assistons impuissants à la torture qui la consume....

Gabrielle, comprenant que sa fin était proche et ne voulant pas abandonner son amie pendant ces tristes moments, resta encore deux jours à Farciennes. Le soir du deuxième jour, la malade eut une syncope et la même nuit elle s'éteignit doucement....

Oui, elle aussi fut victime de la barbarie teutonne.

Gabrielle devait rentrer à Bruxelles. Il lui était impossible de prolonger son séjour afin d'assister à l'enterrement. Elle prit tendrement congé de son amie, dont la douleur fut indescriptible. Dans le cœur de Gabrielle le désir de servir sa Patrie ne fit qu'augmenter à chaque minute ; il y en avait peu qui sentaient aussi profondément qu'elle l'affreuse injustice commise à l'égard de la Belgique.

VII.

Arrivée à Charleroi, Gabrielle changea subitement de projet, et se proposa d'aller visiter un membre de famille à Ath, la ville qu'elle avait habituée étant petite.

Les trains ne circulaient pas encore, du moins pas pour les civils, mais les trams la conduisaient un bon bout de chemin, et le même soir elle arrivait encore à Mons.

Son attention fut de suite attirée par un mouvement de troupes intense. Les soldats allemands, exténués de fatigue, s'étaient couchés, appuyés contre les maisons ou dormaient étendus sur les pierres, l'uniforme recouvert de poussière. D'autres bavardaient ou se pressaient dans les cafés.

Ils revenaient de Maubeuge, où les Allemands avaient mis le siège et où des divisions fraîches les avaient remplacés.

Sur la Grand'Place, près de l'admirable maison communale,

témoignage de notre vieil amour de la liberté, Gabrielle vit une bande de civils armés de pelles ou de bèches.

Elle entendit, près d'elle, deux femmes qui manifestement parlaient d'eux, échanger des réflexions dédaigneuses.

— Que vont-ils faire? demande Gabrielle, toute émue de l'idée qui lui était venue. Ils ne vont pas travailler pour l'ennemi, je suppose?



— Oui, l'ennemi les a embauchés, et ces types ont accepté l'offre.... On les dirigera sur Maubeuge pour y aller enterrer les morts.

— Volontairement?

— Oui,... pour un vil salaire, pour quelques marks par jour!

Gabrielle regarda cette troupe de gens qui ne sentaient pas toute l'ignominie de leur conduite, qui oubliaient déjà l'horreur de l'invasion boche!

Ils étaient là, riant et blaguant à haute-voix, dévisageant d'un œil narquois et moqueur les civils qui semblaient désapprouver leur conduite.

L'un d'entre eux cria que, puisque les Allemands étaient quand

même les maîtres et le resteraient sans doute toujours, tout lui était égal, pourvu qu'il puisse gagner de l'argent.

— Comme c'est vil, comme c'est lâche, murmura Gabrielle, et, regardant bien en face cet individu sans vergogne, elle lui dit d'une voix assurée :

— Vous êtes assez jeune et assez fort pour être soldat !

— Bravo, bravo ! crièrent quelques civils.

— Ma patrie, la voilà, — et l'homme frappait sur son gousset — et vous n'avez pas à me faire la leçon, entendez-vous !

Il était furieux et lui montra le poing.

— Ah, oui, avec une fille ou une femme vous oseriez sans doute bien vous battre, reprit Gabrielle, mais si vous êtes courageux, vous avez tous les loisirs de le montrer ailleurs !

Elle lui tourna le dos, car le spectacle de ces gens-là lui fit mal au cœur. Elle souffrait réellement dans son âme de voir que, déjà maintenant, certains de ses compatriotes montraient si peu de cœur.

Ces hommes allaient donc à Maubeuge, non pas pour la défense de la ville, mais pour aider l'ennemi, pour enterrer les morts, faire l'ouvrage des soldats boches qui, eux, pouvaient donc continuer le combat pendant que les Belges faisaient leur besogne.

Et tout cela pour quelques marks, ... pour l'argent de l'ennemi.

— Heureusement que, d'autre part, nous pouvons être fiers, se dit Gabrielle, car il y a beaucoup de Belges qui préféreraient de se laisser flageller, frapper, de subir toutes les peines, voire même de se laisser fusiller par les Boches, plutôt que de bouger un doigt pour faire leur travail. On ne peut pas augurer du moral d'un peuple tout entier en se basant sur la soif du gain de quelques individus quelconques, parmi lesquels il y en avait peut-être bien qui, accablés à la faim et pères de famille, durent bien passer par-là, ne voyant pas d'autre issue pour venir en aide à leur famille. Les temps étaient durs pour tout le monde, mais en particulier pour ces malheureuses gens qui n'avaient plus aucun travail et ne savaient plus comment subvenir à leurs besoins.

Durant la guerre, il fut prouvé à maintes reprises que le nombre des ouvriers volontaires fut très réduit et que la majeure partie des Belges qui furent réquisitionnés pour travailler, sabotèrent la besogne que les Allemands leur confiaient.

Mais la vue de cette poignée de Belges qui s'étaient loués aux Boches, sans que l'on leur eut seulement demandé quelque chose,

contrastait violemment avec toutes les scènes atroces encore fraîchement présentes à son esprit. Gabrielle ne put s'empêcher de songer à la petite main de bébé qu'elle retira du havresac du soldat agonisant. A l'évocation de cette vision d'horreur, elle sentit sa haine se fortifier et lui monter à la tête.

Ces gens allaient donc à Maubeuge ! Et, spontanément, Gabrielle décida de s'y rendre également.

Pourquoi ? L'idée qu'elle avait eue et dont elle avait déjà causé à Berthe, la poursuivait de plus en plus, ne la quittait guère plus. Surveiller l'ennemi, ... l'espionner, ... soutenir notre armée dans le dos, la fortifier en somme....

Elle se rendit bien compte que le voyage qu'elle allait entreprendre ne rapporterait probablement pas de fruits, car elle n'avait pas d'instructions, pas de but bien défini ; elle tâtait dans le vide. Mais elle avait, par contre, une splendide occasion de s'exercer, de dépenser le trop de forces qui l'obligeait à agir, presque malgré elle, et ne fut ce que pour sa propre satisfaction d'avoir la conscience d'un tort causé à l'ennemi, là où d'autres, plus forts qu'elle, hommes et jeunes gens, se préparaient à l'aider, cet ennemi exécré.

Gabrielle passa la nuit dans un petit hôtel. A Mons, la terreur régnait encore.... Dans les environs et les faubourgs, les Allemands s'étaient conduits en brutes — comme partout ailleurs — et avaient tué des civils, incendié des maisons, pillé, volé. Rien n'y manquait, la liste des déboires que les pauvres habitants avaient subis était complète, et Gabrielle fut d'autant plus étonnée de voir que quelques de ces mêmes gens pouvaient consentir à aider l'ennemi, qui leur avait fait endurer tous les maux.

Le lendemain matin, après un bon sommeil réparateur, elle se mit en route de bonne heure.

Tout le long du chemin, elle ne vit que des autos, des charrettes, des soldats et des réfugiés. Tel un orage, les coups de canon ébranlaient l'atmosphère. Des blessés allemands et français revenaient de Maubeuge, et la vue de ses uniformes ensanglantés de nos grands alliés émut vivement Gabrielle.

Trois heures de marche séparaient la jeune fille de la frontière, et partout, dans chaque village où elle se reposa quelques instants, elle entendit les mêmes histoires d'atrocités, vit les mêmes ruines, témoignant de la vérité des plaintes des populations malmenées.

Quant à la ville assiégée, les avis étaient des plus partagés. De

certains prétendaient que la ville pourrait tenir dix ans, s'il le fallait, et que les Allemands n'avançaient pas d'une semelle. D'autres, par contre, soutenaient que quelques forts étaient déjà pris.

Au fur et à mesure que l'on s'approchait de la place fortifiée, l'intensité de la rumeur augmentait. A un moment donné les civils lui conseillèrent de ne plus se hasarder plus avant dans la mêlée, d'abord parce que le danger des projectiles tombant drues devint d'une réalité peu rassurante, en ensuite, parce que les Allemands se montraient très méfiants.

— Vous êtes ici au quartier général allemand, lui dit-on, et le gros bonnet s'appelle le général von Zwehl. Il s'est installé avec son état major dans une ferme de Vent-de-Bise....

Les réfugiés affirmaient que Boussoit et Requignies étaient en flammes et que des civils avaient péri dans ces foyers d'incendies. Les Français avaient défendu opiniâtrement Elesmes, mais furent obligés de se retirer, et le fort de Boussoit avait été pris par l'ennemi.

Gabrielle entendit toutes ces nouvelles et s'étonna en elle-même de la facilité avec laquelle elle obtint tous ces renseignements; elle se demandait si un service n'était pas déjà organisé à cet effet.

Pendant qu'elle réfléchissait sur tout cela, assise dans l'auberge où elle avait mangé un morceau, des soldats allemands passaient, poussant brutalement devant eux une femme, qui pleurait à chaudes larmes, implorant leur pitié.

Elle ne les connaissait sans doute pas encore, la pauvre, car elle eut pu s'épargner cette peine inutile!

— On dit que c'est une espionne, dit un voisin de table à Gabrielle.

En entendant ces mots, la vaillante jeune fille fut vivement troublée, mais elle se ressaisit bien vite. Il y avait donc déjà un service? De nouveau la question s'imposa à elle. Tout prêtait à le supposer.

Une heure plus tard, quelques Allemands entrèrent dans l'auberge. Quelqu'un leur demanda ce que la femme était devenue.

— Kapout! répondit l'un d'entre eux.

Le mot sonna comme un glas aux oreilles de Gabrielle Petit; elle écouta plus attentivement.

Un des soldats fit le geste d'épauler un fusil et de tirer. Il connaissait quelques mots de français et ajouta en phrases entre-coupées:

— Espionne.... Dans sa cave elle avait installé un téléphone

relié à Maubeuge et, par cette voie, leur fournissait des renseignements, là-bas.... Nous l'avons surprise et pour cela... kapout. (1)

Il raconta encore qu'il avait vu l'exécution qui avait eue lieu à la ferme où le général von Zwehl et son état major s'était établi....

La femme avait été attachée à un arbre; puis on lui banda les yeux. Douze soldats furent alignés devant elle, en deux rangs, les premiers genoux en terre, les autres debout derrière eux. Un officier leva son sabre, le rabaissa... et la femme s'abattit, le corps percé de douze balles.

— Immédiatement kapout ! assura le soldat. Tous les espions comme cela !

Il regarda l'assistance d'un air supérieur. Ses camarades soulevaient sa déclaration d'un signe affirmatif de la tête. Ils sentirent que leur histoire impressionna les auditeurs. Comment eut-il pu en être autrement ? N'était-ce pas un meurtre abominable qu'ils venaient de décrire là, quoique en termes militaires cela se nomme un verdict et son exécution ?

— Une fosse... et la femme dedans, ajouta le soldat pour terminer sa description. Et fini !... Prenez garde... Nous autres, Allemands,... très sévères.... Les civils doivent être sages. Vous êtes Allemands maintenant... et pour toujours. Demain, nous aurons pris Maubeuge... et la semaine prochaine Paris.... Nos troupes sont déjà tout près de la ville....

On n'ignorait pas que les troupes allemandes avaient laissé Maubeuge derrière eux, continuant leur marche forcée sur la capitale.

Gabrielle se leva; elle ne put écouter davantage les fanfaronnades de ces rustres. Elle se demandait anxieusement si les drôles n'auraient pas raison. Maubeuge serait-elle investie ? L'ennemi prendrait-il Paris ? Les armées s'étendant à perte de vue, en longues colonnes interminables, de l'Allemagne jusqu'en France, à travers la Belgique, formidablement outillées d'artillerie et de chars de ravitaillement, pénétraient toujours plus avant en pays ennemi....

Mais ce qui l'occupait le plus fut la pauvre tuée, la fusillée. Et elle pria pour l'âme de l'inconnue, mais son esprit préoccupé divaguait. Elle s'étonnait qu'elle avait pensé à faire la même chose que cette femme.... Oui, c'était même uniquement pour cela qu'elle était venue à Maubeuge, pour se styler. Elle avait voulu se rendre à Ath, et la voilà ici, à présent, près de la ville assiégée. Était-ce une voca-

(1) La pauvre femme fut effectivement fusillée sur cette accusation.

tion qui la poussait, une préparation à une mission future, une grande tâche qu'elle s'assumerait pour venger sa pauvre petite Belgique, traîtreusement envahie ? Était-ce une école ?

Elle venait d'entendre combien dangereuse pouvait être une pareille mission. Arrestation, ... un bref verdict, ... exécution et puis la tombe. Ces quatre phases résumaient tout le sort de cette pauvre femme, héroïne inconnue !

L'espion était irrémédiablement passé par les armes. Ce soldat boche l'avait dit brutalement.

Mais reculerait-elle devant le danger ? Et le soldat, recule-t-il devant le danger ? Elle était toute jeune, oui, et elle aimait la vie. Elle avait un fiancé et l'avenir lui souriait, lui promettait tout le bonheur encore inconnu pour elle. Mais ce bonheur, quand se réaliserait-il ? Après la guerre, quand la Belgique serait libérée du joug teuton. Son fiancé n'allait-il pas retourner au feu, combattre encore, contribuer de toutes ses forces à cette libération qui était la clef même devant donner accès aux portes qui la séparaient de cette vie heureuse à laquelle elle aspirait de toute la force de son âme virginale et pure, de toute l'ardeur de sa tendresse ?

Non, non, jamais elle ne reculerait devant ces considérations du danger auquel elle s'exposait. Son fiancé ne pouvait-il pas succomber à la lutte, tomber au champ d'honneur ? Et Jules, le fiancé de Berthe, n'avait-il pas envisagé une mort possible qui le séparerait à jamais de sa promise, le seul être qu'il possédait sur terre et vers qui allait tout son amour de pauvre isolé ? Cela l'avait-il retenu ?

Non, mille fois non ! L'âme franche et loyale de Gabrielle eut tôt fait de refouler toutes les raisons humaines, mais mauvaises, qu'elle aurait si aisément pu se donner pour attendre, dans le calme et la sécurité, la fin des hostilités qui lui apporterait le bonheur. Mais elle était d'une autre trempe, comme cette femme fusillée, qui avait sacrifiée jusqu'à son sang pour la sainte cause. Les femmes aussi devaient faire leur devoir, se dit-elle, et elle ne se soustrairait pas à sa vocation, et si elle trouverait le moyen de nuire à l'ennemi en faisant de l'espionnage, eh bien, elle n'hésiterait pas une seconde.

C'est à ces rêves que la vaillante jeune fille, de 21 ans à peine, se livra, tandis qu'elle se tenait dans le jardin de l'auberge, dans laquelle elle avait retenu une chambre pour la nuit.

Le jour touchait à sa fin et l'horizon était, une fois de plus, rougi par les lueurs des flammes dévorantes et destructives.

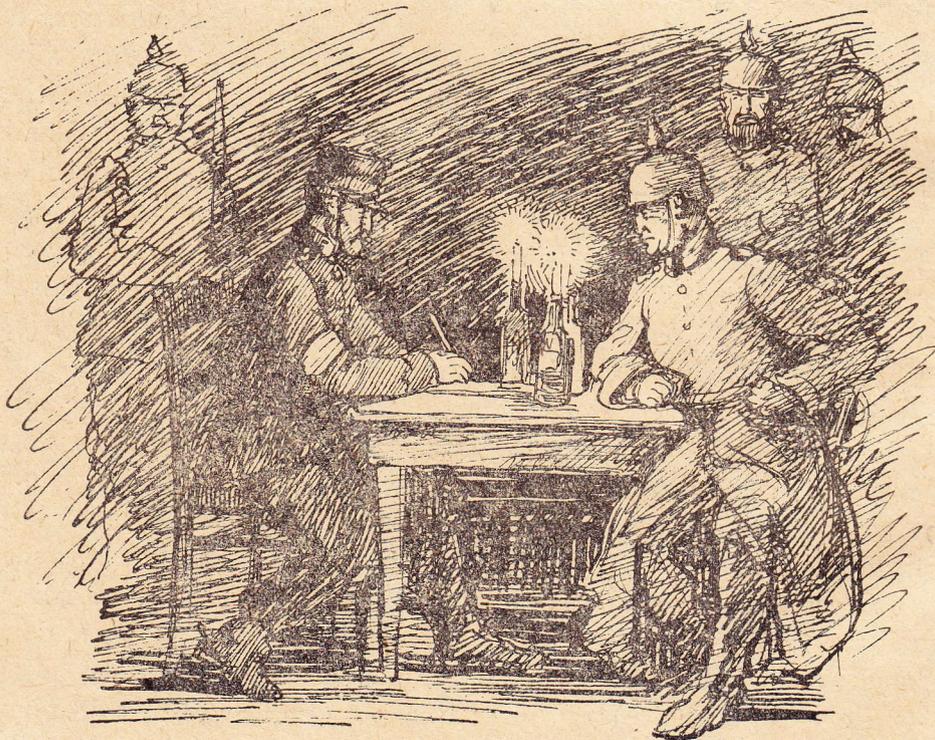
Les canons tonnaient toujours. Ceux de Maubeuge répondaient inlassablement. Mon Dieu, quel enfer, quel gouffre ! Et dans cet effroyable four des hommes exposaient leur vie avec un sang-froid admirable, voués à une mort presque certaine.

Cette nuit-là, Gabrielle ne dort que très peu. Le bruit infernal de la guerre ébranlait la maison jusque dans ses fondements. Des autos filaient à toute allure, des soldats criaient à tue-tête, faisant un vacarme épouvantable.

Ce fut le 7 septembre. Gabrielle resta encore un jour. On eut dit qu'elle ne pouvait quitter ces lieux, qu'un lien invisible la retenait sur place. Elle en profita pour s'exercer encore, pour ne rien perdre de ce qu'elle pouvait entendre.

Mais la journée fut bien triste.... Maubeuge capitula....

Un peu après midi, un officier français se présentait chez le général von Zwehl, à la ferme de Vent-de-Bise. Il était envoyé par Fournier, le gouverneur de Maubeuge, pour négocier un armistice de 24 heures afin de permettre l'enterrement des morts et de négocier la reddition de la place.



A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS